

frémissante tendait les bras à son poète, ne faisant qu'un avec lui.

M. de Laprade compte bien des succès dans sa glorieuse carrière : il n'en a pas eu de plus grand que le jour où il a fait couler les larmes de tant de mères en deuil ; et les acclamations de la foule reconnaissante l'ont plus touché, j'en suis sûr, que les applaudissements recueillis sous la coupole de l'Institut. La Providence a ses compensations, même en ce monde ; si elle soumet l'illustre poète à de rudes épreuves, elle accorde de vifs rayons à son automne.

M. Victor Boy, élève du Lycée, s'est fait l'interprète de tous, en adressant à M. de Laprade de chaleureux remerciements.

Telle a été cette noble et touchante cérémonie du 2 novembre, empreinte d'un caractère triste et grave, mais pleine de religieux et patriotiques enseignements. Les anciens, eux aussi, honoraient les morts. Ils célébraient avec pompe la gloire de leurs héros, et Thucydide nous apprend que pour vanter leur courage, on choisissait l'orateur parmi les plus sages et les plus grands de la cité. Mais je ne sais quelle froideur glaciale régnait dans leurs solennités funèbres. Lorsqu'on lit la fameuse harangue que Périclès prononça pour les victimes de la guerre du Péloponnèse, on admire sans doute le grand art de l'orateur. Toutefois cette longue glorification d'Athènes, ces éloges de tant d'illustres morts, ces conseils adressés à la jeunesse, ces consolations données aux parents des victimes, tout cela ne parvient guère à nous émouvoir. Et cependant c'est aussi le langage du devoir que l'orateur Athénien faisait entendre. D'où vient ce contraste avec nos cérémonies funèbres ? Le Christianisme en donne l'explication. Plus heureux que les anciens, nous avons une vue claire, infaillible, de nos destinées immortelles. Un même